Document généré le 18 avr. 2024 15:58

Liaison

Un regard prometteur vers l'avenir

Numéro 90, janvier 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42270ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(1997). Un regard prometteur vers l'avenir. *Liaison*, (90), 19–21.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

de le découvrir. Je ne veux pas donner un sens mais demander au public de prendre le spectacle pour ce qu'il est. Cela nous ramène à notre humanité, au fait que Dieu est mort. Le théâtre qui dirige notre regard, c'est un théâtre qui a quelque chose à voir avec la religion : c'est vouloir faire croire qu'il y a un sens à la vie, que tout est déterminé. Mais si on croit différemment, cela nous oblige à être plus humain, à assumer le fait qu'on ne comprend pas tout, qu'il y a place pour le vide. »

Mais pour que les mises en lecture provoquent de telles réflexions, celles-ci ne doivent pas être qu'un spectacle, un outil de promotion — comme c'est parfois le cas — mais des laboratoires, des ateliers, une exploration d'un texte. Le public doit savoir et reconnaître que le texte n'est pas fini et que l'auteur a besoin de lui pour le poursuivre. Et en ce sens, les auteurs reconnaissent que le TNO a une certaine longueur d'avance sur les autres théâtres. Car si on veut assurer la relève de la dramaturgie franco-ontarienne, il faut offrir aux jeunes auteurs la possibilité de voir et d'entendre leurs textes et de les confronter à un public. N'est-ce pas là un autre sens à donner à la « création collective » ?

UN REGARD PROMETTEUR VERS L'AVENIR

Après André Paiement, Hélène Gravel et Brigitte Haentjens, c'est Sylvie Dufour qui assume, depuis sept ans, la direction artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario. La transition Haentjens-Dufour se fit harmonieusement, car la présence d'Yves Gérard Benoit et de Paulette Gagnon, qui continuaient d'assumer la direction administrative et celle de la production, ont permis à la nouvelle directrice de s'adapter à ses nouvelles fonctions tout en s'adaptant au Nord de l'Ontario. Par la suite, leur départ l'obligea à se créer une nouvelle équipe.

Au milieu de la trentaine, Sylvie Dufour se retrouve donc, avec sa jeune équipe composée de Stéfan Psenak et de Robert Gagné, à la tête d'un des plus importants théâtres francophones hors Québec. Cette équipe se trouvait devant une tâche difficile à assumer, soit celle de maintenir le calibre des productions auxquelles le duo Dalpé-Haentjens avait habitué les spectateurs du TNO. Un défi de taille.

SOUTIEN À LA DRAMATURGIE

Dès le début, Sylvie Dufour entend donner au TNO son empreinte personnelle : « Il faut que le théâtre survive tout en se renouvelant ». Elle souhaite que son arrivée permette à une nouvelle génération de prendre la parole. Comme il y a peu de relève au niveau de la dramaturgie, elle poursuit le mandat de création du TNO en cherchant de jeunes auteurs prometteurs ; elle aspire à leur donner une crédibilité. Tout de suite, elle songe à Michel Ouellette. Peu de temps auparavant, à Ottawa, Michel Marc Bouchard lui avait demandé de diriger la mise en lecture des *Ordres du jour*. Confiante dans les talents de ce dramaturge, Sylvie lui propose de monter sa pièce au spectacle communautaire : ce sera le début d'une belle collaboration et la naissance d'une amitié féconde.

Michel Ouellette apportera à Sylvie Dufour tout ce qu'il a écrit et elle dévorera ses textes, les commentant et les critiquant. Geste audacieux : elle lui propose d'écrire une pièce qui sera jouée professionnellement. Une fois le sujet déterminé, Michel Ouellette discute avec elle des différentes versions. Même le scénographe, Jean Bard, participe à ces lectures privées. À la onzième version, Sylvie Dufour et l'auteur sont satisfaits de la pièce et croient en son succès. Ils ne s'étaient

SYLVIE DUFOUR, DIRECTRICE ARTISTIQUE. PHOTO : RACHELLE BERGERON

pas trompés : c'était *French Town*, pièce qui a remporté le Prix du Gouverneur général. Pour le dramaturge comme pour la metteure en scène, c'est la consécration. Et pour le TNO, c'est la poursuite d'une tradition, celle de l'excellence.

La collaboration Dufour-Ouellette se poursuit et, en 1995, c'est la création du *Bateleur*, pièce dense et difficile à cerner, mais riche en symboles et en signification. Cette année encore, une autre œuvre de Michel Ouellette prend l'affiche : *L'homme effacé*. L'accumulation des réussites pèse de plus en

plus sur l'auteur et la metteure en scène car le public, connaissant les performances passées, devient de plus en plus exigeant.

Sylvie Dufour n'a pas favorisé que Michel Ouellette ; elle a voulu ouvrir les portes du TNO à de nombreux jeunes auteurs prometteurs. C'est d'ailleurs dans le but de promouvoir leur écriture dramatique et de les aider à s'améliorer qu'elle a créé les Samedis de lire. Quelquefois par année, elle met en lecture des textes inédits. Des amateurs interprètent les personnages et le public est invité à la représentation. Après la lecture, spectateurs, comédiens et auteur discutent du texte. Pour l'auteur, c'est une excellente occasion « de voir et d'entendre » ses personnages et de connaître la réaction du public. Une façon unique d'améliorer son écriture.

MISE EN SCÈNE

De la directrice artistique, passons à la metteure en scène. Le fait de travailler en étroite collaboration avec l'auteur permet de mieux diriger les comédiens ; ayant assisté à toutes les étapes de la mise en texte, Sylvie Dufour connaît profondément toutes les nuances de la pièce. Et à ce jour, quel a été son plus grand défi ? *French Town*. Un texte où le dialogue et l'action ne sont pas continus mais en constant chassé-croisé : « C'était casse-gueule, avoue-t-elle, mais le succès de la pièce prouve que le défi a été relevé. »

En tant que metteure en scène, Sylvie Dufour travaille différemment selon qu'il s'agit d'un spectacle communautaire ou professionnel. Dans un cas, les comédiens sont bénévoles et certains n'ont jamais parlé en public. Ils n'ont pas nécessairement les « outils » pour interpréter leur rôle. Il faut les aider à atteindre une certaine vérité du personnage tout en tenant compte de leur peu d'expérience et des limites de temps, car la plupart travaillent durant le jour. La tâche de la metteure en scène est de ramener le personnage au niveau du comédien. Dans l'autre cas, c'est l'inverse : il incombe aux comédiens d'atteindre le personnage. Par contre, on peut miser sur leur formation et leur expérience pour rendre la vérité du personnage.

Une autre différence majeure réside dans le choix de la distribution ; du côté communautaire, on doit trouver un personnage aux bénévoles et cela, même si aucun rôle ne leur correspond vraiment, alors qu'au niveau professionnel, on choisit le comédien en fonction du personnage. Mais ces différences ne sont pas vraiment importantes pour Sylvie Dufour :

il s'agit de deux spectacles complètement différents et, si elle aime travailler avec des professionnels, elle apprécie également la grande générosité, l'abandon et la confiance des participants au spectacle communautaire.

La production d'un spectacle, professionnel ou communautaire, ne saurait se réaliser sans tenir compte d'impératifs financiers. Les restrictions budgétaires ne laissaient guère de choix : le Conseil d'administration a opté pour la réduction des dépenses et, pour ce faire, il a fallu éliminer des postes

MÉLANIE DOYON, CHRISTIAN HALLÉE ET MARTIN LAFORÊT DANS UNE PRODUCTION COMMUNAUTAIRE DU **GARS DE QUÉBEC**. PHOTO : RACHELLE BERGERON

LOUIS LEFEBVRE ET ROCH CASTONGUAY DANS **DEUXIÈME SOUFFLE**, DE ROBERT MARINIER ET DAN LALANDE. PHOTO : JULES VILLEMAIRE

et réorganiser le partage du travail. Malgré l'impact de cette décision sur ses tâches, Sylvie Dufour sent appui et soutien de la part de ses collaborateurs et alliés, Stéfan Psenak et Robert Gagné. Ils partagent sa vision du développement tant de la dramaturgie que du public. Même si les collaborateurs assument des postes plus administratifs, ils sont avant tout des artistes. Stéfan Psenak a récemment publié un roman jeunesse et écrit la pièce *Les champs de boue*. Robert Gagné, pour sa part, est un excellent comédien. Si le TNO se porte bien, c'est qu'il est géré par des artistes (comme ce fut le cas, d'ailleurs, avec Brigitte Haentjens, Paulette Gagnon et le regretté Yves Gérard Benoît). Contrairement à ce que certains pourraient penser, ces artistes assurent une excellente gestion puisque le TNO n'a, à l'heure actuelle, aucun déficit de fonctionnement.

ABANDON DU PROJET AU 90 DE LA RUE KING

L'an dernier, le Conseil d'administration du TNO mettait abruptement fin au projet du Centre artistique au 90 de la rue King. Ce projet, élaboré quelque dix années auparavant, visait à transformer l'édifice en une salle de spectacle avec des locaux réservés à la Galerie du Nouvel-Ontario et aux Éditions Prise de parole. L'abandon du projet a évidemment créé des remous au sein de la communauté artistique et culturelle sudburoise.

Mais du point de vue du TNO, cette décision s'imposait puisque le Collège Boréal lui offrait des locaux et une salle. Un bail de 50 ans pour 1$ par année et un protocole d'entente où le Collège s'engage à ne pas s'ingérer dans la gestion et les productions du théâtre. Comment refuser !

En septembre prochain, le TNO emménagera donc dans ses nouveaux locaux. Une situation qui mettra fin à de nombreux problèmes et permettra au TNO de développer plusieurs aspects du théâtre : on songe à créer un théâtre d'été semi-professionnel où l'on mettrait en scène des pièces plus légères ; on pense à monter des pièces de répertoire, du théâtre pour enfants, des récitals de poésie ; on envisage la mise sur pied d'une troupe étudiante. De plus, le TNO jouera plus longtemps et accueillera plus de spectacles invités (cela favorisera les liens avec des théâtres d'ailleurs et permettra peut-être au TNO de jouer dans d'autres villes). Plus important encore, la nouvelle salle permettra au TNO de travailler davantage au développement du public, ce qui demeure central à son mandat.

Comme on le voit, malgré les restrictions qui frappent de toutes parts, le TNO a pris des décisions qui assurent son avenir, tant au niveau artistique qu'administratif. Que lui réservent les vingt-cinq prochaines années ? Sûrement de nouveaux dramaturges, sûrement des productions qui sauront toucher non seulement le public franco-ontarien mais aussi celui de toute la francophonie !

STÉFAN PSENAK, SYLVIE DUFOUR ET ROBERT GAGNÉ. PHOTO : RACHELLE BERGERON

DE LA MISE EN LECTURE À LA CRÉATION

• Depuis 1992, le TNO présente en moyenne quatre mises en lecture de textes en développement par saison.

• Joël Beddows, Yves Gérard Benoît, Mireille Francœur, Bruno Gaudette, Richard Léger, Patrick Leroux, Michel Ouellette et Stefan Psenak ont chacun et chacune vu au moins un de leurs textes mis en lecture au cours des quatre dernières années.

• *L'homme effacé*, qui sera présenté à Sudbury en février 1997, sera le cinquième texte de Michel Ouellette à être créé au Théâtre du Nouvel-Ontario.

• Deux pièces écrites par des employés permanents du TNO ont été présentées en lecture à Sudbury puis à Ottawa. Il s'agit de *La Ville qui tue*, d'Yves Gérard Benot, en 1992, et des *Champs de boue*, de Stéfan Psenak, en 1996.